

Les rêves récurrents d'enfermement (in Erich Fromm, Le langage perdu)

Michel Onfray
Université populaire de Caen – Contre-histoire de la philosophie

Mercredi 13 mars 2013

Une fillette de quinze ans qui avait grandi dans les conditions les plus inhumaines et les plus navrantes (son père, violent, alcoolique, la battait ; sa mère, peu sérieuse, s'enfuyait régulièrement avec d'autres hommes ; pas de nourriture ; pas de vêtements ; la malpropreté), avait essayé de se suicider à dix ans ; elle réitéra cinq fois encore sa tentative. Très souvent, aussi loin qu'elle peut se souvenir, elle fait le rêve que voici :

«Je suis au fond d'un puits ; j'essaie de me hisser pour remonter. J'ai déjà atteint la margelle sur laquelle je crispe mes mains, quand quelqu'un surgit, qui me frappe. Je lâche prise et retombe au fond du puits.»

Le rêve exige à peine d'être expliqué ; il exprime pleinement le drame de sa vie d'enfant, ce qui lui advint et comme elle l'éprouva. Si ce rêve ne s'était produit qu'une seule fois, nous serions enclins à prétendre qu'il révèle l'existence d'une peur que la rêveuse, une fois, éprouva, d'une peur qu'avaient suscitée des circonstances précises, extrêmement pénibles. Il n'en est point ainsi : le retour périodique du rêve nous fait supposer que la situation du rêve est le thème central de la vie de la jeune fille et que, partant, ce songe exprime une conviction si profonde, tellement inaltérable, que nous pourrions comprendre pourquoi elle a essayé, à plusieurs reprises, d'attenter à ses jours.

Un rêve récurrent dans lequel le thème demeure le même mais où, néanmoins, il y a une somme considérable de variantes, est celui que nous extrayons d'une série qui commença par ce rêve :

«Je suis en prison, je ne peux sortir.»

Plus tard, le rêve devint :

«Je veux passer la frontière, mais je n'ai pas de passeport et suis arrêté au poste frontière.»

Plus tard encore :

«Je suis en Europe, dans un port, où je dois prendre le bateau, mais il n'y a pas de bateau et je ne sais comment partir.»

Enfin, voici la dernière version de ce rêve :

«Je suis dans une ville - chez moi - et je désire sortir. J'ai des difficultés à ouvrir la porte. Je donne une forte poussée ; elle s'ouvre et je sors.»

Le thème sous-jacent à tous ces rêves est la crainte d'être enfermé, emprisonné, incapable de «sortir». Le sens de cette peur dans la vie du rêve n'a pour nous, ici, aucune importance. Ce que souligne cette suite de rêves, c'est que, d'année en année, la crainte, tout en persistant, a perdu de son intensité - passant de la terreur de la prison aux difficultés d'ouvrir une porte. Tandis que, à l'origine, le rêveur se sent incapable de s'enfuir, il finit, dans le dernier rêve, par ouvrir la porte - grâce à un effort - et à sortir. Durant ces années, s'est accompli chez le rêveur un progrès considérable.

Le rêve que voici ne ressemble pas à la plupart des cauchemars. Le rêveur raconte :

«Je suis dans une serre. Soudain, je vois un serpent qui m'attaque. Ma mère, debout près de moi, m'adresse un sourire malicieux. Elle s'éloigne sans même essayer de me porter aide. Je cours à la porte, mais c'est seulement pour m'apercevoir que, déjà, le serpent est là, me barrant la route. Je m'éveille pleine d'horreur.»

La rêveuse est une femme de quarante-cinq ans qui souffre d'une angoisse intense. Le trait dominant de son histoire est la haine réciproque que se vouent elle-même et sa mère. Le sentiment que sa mère la détestait n'était nullement imaginaire. La mère avait épousé un homme que, jamais, elle n'avait aimé ; aussi bien, était-elle pleine de ressentiment à l'égard de son enfant - la rêveuse - dont l'existence même, pensait-elle, l'obligeait à ne point rompre son mariage. Quand l'enfant eut trois ans, elle dit à son père quelque chose qui lui fit soupçonner que sa femme avait noué des relations avec un autre homme. Alors que la petite fille ne savait pas exactement et consciemment ce qu'elle avait remarqué et dit, intuitivement elle le savait bien ; c'est pourquoi la colère de sa mère était mieux fondée qu'elle ne le semblait. À mesure qu'elle grandit, la fillette essaya de plus en plus de provoquer sa mère ; de son côté, sa mère, de plus en plus, tenta de la punir, et éventuellement, de la supprimer. Sa vie fut une riposte constante aux attaques. Si son père l'avait aidée et avait subvenu à ses besoins, l'issue eût été toute différente. Mais il tremblait lui-même devant sa femme, et jamais ouvertement, n'apporta d'appui à sa fille. Ce qu'il en advint, comme tant d'autres circonstances, c'est que la jeune fille, très douée et fière de ses dons, se retira de plus en plus du monde, se sentit battue par la «victoire» de sa mère, et vécut dans l'espoir «qu'un jour», elle serait à son tour victorieuse. Toute cette haine et cette insécurité provoquèrent en elle un état permanent d'angoisse qui la torturait aussi bien dans la veille que dans le sommeil.

Le rêve est, de cette anxiété latente, l'une des multiples expressions ; la rêveuse associe sa vie à la vie dans «une serre», la serre qui existait dans la propriété même de ses parents. Elle y allait souvent seule, jamais avec sa mère. Dans le rêve, ce n'est pas sa mère qui constitue le danger, mais le serpent. Que signifie donc cela ? Apparemment, elle désire qu'une mère la protègeât du danger (en fait, elle avait pensée, l'aurait aidée). Ici, de nouveau, le danger surgit. Mais sa mère sourit malicieusement et s'éloigne. À travers ce sourire malicieux, transparaissent les traits véritables de la mère. D'abord, une tentative est faite pour distinguer la mauvaise mère (le serpent) de la bonne mère, capable de lui porter aide. Mais lorsque sa mère la regarde malicieusement et ne l'aide pas, son illusion s'évanouit : la mère et le serpent sont un seul et même être, des forces destructrices qui la menacent. La rêveuse, alors, se précipite vers la porte, espérant fuir ; il est trop tard, l'issue est bloquée. Elle est maintenant prisonnière, enfermée avec un serpent venimeux et une mère destructrice.

Dans le rêve, la patiente éprouve la même angoisse qui la tourmente pendant la veille, mais plus intense encore, et se rapportant plus clairement à sa mère. Ce n'est pas une perte causée par un objet extérieur ; non, c'est une angoisse morbide. La mère n'est plus pour elle une menace ; en fait, personne ne la menace ou ne lui fait affronter des dangers. Néanmoins, elle est effrayée, et, dans son rêve, sa frayeur se trace un chemin. Le rêve est-il l'accomplissement d'un désir ? En un sens, oui. C'est le désir de se trouver en la mère, au lieu de la secourir, la regarde avec malice, que la terreur s'empare d'elle. C'est son désir de l'amour et de la protection maternels, sont les désirs sans lesquels la crainte de sa mère n'aurait pas continué d'exister ; son désir de vengeance, son désir de révéler à son père qu'il a une femme coupable, et de l'éloigner de cette femme, d'un attachement sexuel qui l'eût fait se fixer à lui, mais à cause de la profonde humiliation que lui infligea sa première défaite et à cause du sentiment qui, en elle, murmure que, seule, la «destruction» de sa mère permettra que sa confiance en soi et sa fierté soient restaurées. Pourquoi cette humiliation première était-elle et est-elle encore si profondément enracinée, pourquoi le désir de vengeance et de triomphe est-il une si dure conquête ? C'est là une autre question, trop complexe pour être étudiée ici. La rêveuse a d'autres rêves d'angoisse desquels est complètement absent le seul élément contenu dans le rêve cité, le désir de recevoir l'aide maternelle. Voici ses autres rêves, par exemple :

«Je suis dans une cage avec un tigre. Personne ne me secourt»

Ou :

«Je marche sur une étroite bande de terre, au milieu d'un marécage. Il fait nuit et je ne vois pas mon chemin. Je suis complètement perdue et je sens que je vais glisser et me noyer si je fais un pas de plus.»

Ou :

«Je dois, dans un procès, me défendre ; on m'accuse de meurtre et je sais que je suis innocente. Mais je puis voir sur le visage du juge et du jury qu'ils sont déjà, en leur esprit, convaincus de ma culpabilité. L'interrogatoire n'est que pure forme. Je sais qu'importent peu mes paroles ou les dires des témoins (d'ailleurs, je n'en vois point) ; le cas est tranché, et je n'ai aucune raison d'essayer de me défendre.»

Dans tous ces rêves, le facteur essentiel est le sentiment de complet abandon conduisant à la paralysie de toutes les fonctions et à la panique. Les objets inanimés, les animaux, les gens, tous sont sans pitié ; nul ami ne se montre, nul secours à espérer. Ce sentiment de complète impuissante a sa source dans l'incapacité de la rêveuse à se départir de son désir de vengeance pour mettre fin à la lutte avec sa mère. Mais ce n'est pas en soi l'accomplissement de quelque désir. Non. C'est le désir même de vivre, d'où la crainte d'être exposée aux attaques sans pouvoir se défendre.

Des rêves particulièrement intéressants et signifiants sont ces rêves récurrents qui, se reproduisant périodiquement, répartis sur plusieurs années, reportent parfois l'individu très loin dans le temps, aussi loin que peut remonter le souvenir. Ces rêves, d'ordinaire, sont l'expression d'un thème crucial, d'un leitmotiv, caractéristique de la vie d'un sujet, d'un thème qui, souvent, est la clé de la compréhension d'une névrose ou l'aspect le plus important de la personnalité. Tantôt, le rêve demeure toujours identique à lui-même, tantôt des modifications plus ou moins subtiles s'y introduisent, qui sont révélatrices du progrès interne accompli par le rêveur - ou parfois de la régression dont il peut avoir été le sujet.

Le rêve suivant est plus complexe, bien qu'au fond, assez facile à comprendre :

Un avocat, âgé de vingt-huit ans, un matin s'éveille et se remémore le rêve suivant qu'il rapporte plus tard à l'analyste : «Je me vis, chevauchant un coursier blanc, passer en revue un grand nombre de soldats. Tous me saluaient de vivats chaleureux.»

La première question posée au patient par l'analyste est plutôt générale : «Que vous vient-il à l'esprit ?

- Rien, répondit-il. Ce rêve est stupide. Vous savez que je déteste la guerre et l'armée, et que, à coup sûr jamais, je n'aurais désiré être général.» Puis il ajouta : «Je n'aimerais pas non plus être le point de mire vers lequel se concentrent les regards, adulateurs ou haineux, de milliers de soldats. Par ce que je vous ai révélé des problèmes qui s'attachent à ma profession, vous savez combien, à la Cour, il m'est difficile de plaider une cause alors que tous les yeux sont braqués sur moi.
- Certes, dit l'analyste, tout cela est très juste, mais n'enlève rien au fait qu'il s'agit de votre rêve, de l'intrigue que vous avez nouée et dans laquelle vous vous êtes assigné un rôle. En dépit de toutes ses incohérences patentes, le rêve, nécessairement, possède quelque sens, et recèle une signification. Commençons par les associations relatives au contenu du rêve. Concentrez-vous sur l'image du rêve, vous-même, le cheval de bataille blanc que vous montez, et les troupes vous saluant avec enthousiasme : dites moi ce qui vous vient à l'esprit lorsque vous voyez cette image.
- C'est drôle, je revois maintenant une image que j'avais accoutumé de beaucoup aimer lorsque j'avais quatorze ou quinze ans. C'est un tableau représentant Napoléon, oui, en effet, monté sur un cheval blanc, passant la revue de ses troupes. Ce tableau ressemble parfaitement à l'image vue dans mon rêve, à la seule différence que là, les soldats n'acclament point l'empereur.
- Ce souvenir est certainement intéressant. Parlez-moi davantage de votre affection pour ce tableau et de votre intérêt pour Napoléon.
- Je peux vous faire un aveu à ce sujet, oui, mais je trouve cela embarrassant. Oui, c'est vrai, à quatorze ou quinze ans, j'étais plutôt timide. Je n'étais pas très bon en gymnastique et j'avais une espèce de peur des «champions». Tiens, je me souviens maintenant d'un incident de cette période que j'avais complètement oublié. J'aimais beaucoup l'un des «champions» et désirais devenir son ami. Nous nous étions à peine

parlé, mais j'espérais qu'il m'aimerait, lui aussi, si nous nous connaissons mieux. Un jour - il me fallut beaucoup de courage - je m'approchai de lui et lui demandai s'il n'aimerait pas venir chez moi ; je lui dis que j'avais un microscope et que je pourrais lui montrer une foule de choses intéressantes. Il me considéra un instant, et, soudain, éclata de rire, d'un rire qui ne trahissait pas. «Petit sot, pourquoi n'invites-tu pas les petites amies de tes soeurs ?» Je m'en allai, profondément blessé, les yeux pleins de larmes. C'était à l'époque où je dévorais tous les livres que je trouvais sur Napoléon ; je collectionnais ses portraits, et, avec amour, je considérais ces rêveries éveillées où grandissait mon ambition de devenir, comme lui, un général célèbre, admiré du monde entier. N'avait-il pas été, lui aussi, comme moi, un jeune garçon timide ? Pourquoi ne pourrais-je, un jour, lui ressembler ? Je passais des heures et des heures, perdu en mes rêveries, envisageant à peine les moyens concrets pour atteindre ce but, ne voyant jamais que le résultat, l'accomplissement de mon désir. J'étais Napoléon, admiré, envié, cependant magnanime et prêt à pardonner ceux qui le dénigraient. Lorsque j'entrai au collège, je ne vouais plus ce culte au héros, je ne me perdais plus en des rêveries sans fin dont Napoléon était le centre. En fait, pendant de nombreuses années, je n'ai plus pensé à cette période de ma vie, et, certainement n'en ai jamais parlé à personne. Même aujourd'hui, j'éprouve comme une espèce de gêne à l'évoquer.

- Vous l'aviez oubliée, mais l'autre vous-même, celui qui, en vous, détermine maintenant l'action, suscite maintenant le sentiment derrière le dos de la claire conscience de la veille, est encore tout pétri d'impatience : il lui tarde d'être célèbre, admiré, puissant. La nuit dernière, c'est autre Vous qui a parlé sans ambages dans votre rêve. Mais, voyons pourquoi, précisément, la nuit dernière. Dites-moi ce qui, hier, vous est arrivé d'important.
- Rien du tout ; ce fut un jour comme les autres. Je suis allé au bureau, j'ai travaillé à rassembler des documents pour une cause que j'ai à défendre, je suis rentré à la maison, j'ai dîné, je suis allé au cinéma, et, ma foi, je me suis couché. C'est tout.
- Ce qui ne semble pas expliquer pourquoi, la nuit, vous montiez un cheval de bataille blanc... Parlez-moi encore de votre travail au bureau.
- Oh... Je me souviens à l'instant... mais ceci n'a aucun rapport avec le rêve... eh bien, je vais vous raconter. Quand j'allai voir mon directeur - le plus ancien de la compagnie - pour qui j'avais rassemblé toute la documentation juridique de l'affaire, il s'aperçut que j'avais commis une erreur. Il me regarda d'un air de reproche et remarqua : «Je suis réellement surpris ; je pensais que vous feriez mieux que cela.» Je fus, sur le moment, profondément vexé - et cette pensée flagellait mon esprit : jamais, plus tard, il ne me prendrait comme associé dans son affaire, comme je l'avais tant espéré. Mais je me dis que c'était là pure sottise, que tout le monde pouvait se tromper, qu'il avait été, tout à l'heure, nerveux et irritable, et que cet épisode n'aurait pas de répercussion sur mon avenir... Et j'ai oublié cet incident dans l'après-midi.
- De quelle humeur étiez-vous alors ? Étiez-vous nerveux, ou éprouviez-vous une sorte de dépression ?
- Non, non, pas du tout. Au contraire, je me sentais fatigué, quasi endormi. Je trouvais qu'il était pénible de travailler, et je fus très heureux quand arriva l'heure de quitter le bureau.
- Donc, la dernière occupation importante de cette journée fut d'aller au cinéma ? Voulez-vous me dire ce que vous avez vu ?
- Bien volontiers : le film intitulé *Juarez*, qui d'ailleurs, me plut beaucoup. En réalité, je vivais tellement l'action que, à un moment donné, j'ai crié tout fort.
- À quel moment ?
- Juste après la description de la misère et de la souffrance de Juarez et puis aussi quand il fut victorieux ; j'ai peine à me souvenir d'un film qui m'ait tant ému.

- Puis, vous vous êtes couché, n'est-ce pas, vous vous êtes endormi et vous vous êtes vu montant un cheval de bataille blanc, alors que les troupes vous acclamaient ? Nous comprenons un peu mieux maintenant pourquoi vous avez fait ce rêve, n'est-il pas vrai ? Comme un petit garçon, vous vous sentiez timide, mal à l'aise, rejeté. Nous savons, par une étude précédente, que votre père a en cela beaucoup de responsabilité, qui était si fier de ses succès, mais absolument incapable d'être proche de vous et de vos sentiments de tendresse - pour ne pas dire de vos manifestations de tendresse - incapable aussi de vous encourager. Vous mentionnez aujourd'hui le refus d'amitié de l'inflexible « champion » ; ce fut seulement la dernière goutte qui, pour ainsi dire, fit déborder le vase. L'estime en laquelle vous vous teniez s'était vue bafouée déjà, et cet épisode, s'ajoutant aux autres, vous rendit encore plus certain du fait que vous ne pourriez jamais égaler votre père, que vous n'aboutiriez jamais à rien, que vous seriez toujours rejeté par ceux-là mêmes que vous admiriez. Que pouvez-vous faire ? Vous vous êtes réfugié dans la sphère de l'imagination où vous avez réalisé les choses mêmes que vous vous sentiez incapable de mener à bien dans la vie réelle. Là, dans le monde de la fantaisie où personne ne pouvait entrer et où nul ne pouvait vous désapprouver, vous fûtes Napoléon, le grand héros, admiré par des milliers d'hommes et - ce qui est peut-être le plus important - pas vous-même. Aussi longtemps que vous avez pu tenir la bride à ces imaginations, vous avez été protégé des douleurs aiguës que vous causait votre sentiment d'infériorité tandis que vous affrontiez la réalité extérieure. Puis, vous êtes entré au collège. La dépendance vis-à-vis de votre père s'est relâchée, vous avez puisé dans vos études quelque satisfaction, vous avez senti que vous étiez apte à nouveau départ, et meilleur dans la vie. En outre, vous avez eu honte de vos « puérides » rêveries, aussi les aviez-vous repoussées ; vous sentiez que vous étiez sur la voie qui permet de devenir un homme authentique... Mais, comme nous l'avons vu, cette confiance toute neuve fut parfois trompeuse. Avant chaque examen, vous ressentiez une peur terrible, vous pressentiez qu'aucune jeune fille ne poserait son regard sur vous si quelque autre jeune homme était aux environs ; vous aviez toujours peur des critiques de votre directeur... Et cela nous conduit au jour du rêve. Cela même que vous vous efforciez si péniblement d'éviter s'était produit - votre directeur vous avait fait des reproches. Dès lors, vous avez recommencé à sentir gronder les vieux sentiments d'insuffisance, d'incapacité que vous éprouviez jadis ; mais, vous l'avez écarté ; vous vous êtes senti las au lieu d'éprouver de l'angoisse et de la tristesse. Vous avez assisté au spectacle d'un film qui se rapportait à vos anciennes rêveries, l'histoire du héros qui, après avoir été le jeune homme méconnu, sans influence, sans pouvoir, devient le sauveur adulé d'une nation. Vous-même, vous vous représentez, de même que vous l'aviez fait adolescent, comme le héros, admiré, adulé ! Voyez-vous que vous n'avez pas réellement abandonné la retraite que vous trouviez naguère dans les imaginations de gloire ; que vous n'avez pas brûlé les ponts qui vous conduisaient à la terre de fantaisie, mais que vous vous embarquez pour aller vers elle quand la réalité est par trop décevante et menaçante ? N'apercevez-vous pas que ce fait, cependant, aide à créer le danger même qui vous effraie : la terreur d'être encore enfant, et non adulte, de n'être pas pris au sérieux par les autres hommes, et par vous-même ? »

Ce rêve est très simple, et, pour cette raison, nous permet d'étudier les divers éléments qui sont caractéristiques dans l'art d'interpréter le rêve. Est-ce un rêve de satisfaction des désirs, ou est-ce une intuition ? On peut à peine douter de la réponse : c'est la satisfaction du désir rationnel de gloire et de célébrité que le rêveur a développé en réaction aux morsures sévères infligées à la confiance qu'il avait mise en lui-même. Le fait de ne point choisir un symbole qui, dans la réalité, pourrait être doué de sens et serait parfaitement accessible atteste la nature irrationnelle de ce désir. Le rêveur ne s'intéresse pas vraiment aux affaires militaires, il n'a pas fait et certainement ne fera pas la moindre tentative pour devenir général. Le « matériel » du rêve est emprunté aux rêveries prématurées d'un jeune adolescent sans assurance.

Quel rôle jouent les associations dans la compréhension de ce rêve ? Pourrions-nous le comprendre alors même que nous ignorerions les associations du rêveur ? Les symboles

utilisés sont des symboles universels. L'homme montant un cheval blanc, acclamé par les soldats est un symbole universellement compris de splendeur, de puissance, d'admiration («universellement», bien sûr, au sens restreint de «commun à plusieurs civilisations», mais pas nécessairement à toutes.) Grâce à ses associations se référant au culte voué à Napoléon, nous obtenons quelque indice nous renseignant sur le choix précis de ce symbole et de sa fonction psychologique. Si cette association n'avait été formulée, nous pourrions seulement dire que le rêveur échafaude des rêves de gloire et de puissance. Grâce à la connaissance de ce culte d'adolescent pour Napoléon, nous comprenons que ce symbole du rêve est la reviviscence de vieux caprices de l'imagination, dont la fonction est de compenser un sentiment de défaite et d'impuissance.

Nous découvrons aussi le sens de la connexion établie entre les rêves et les expériences significatives du jour précédent. Consciemment, le rêveur a refoulé de son esprit le sentiment de déception et l'appréhension qu'ont fait naître en lui les critiques du directeur. Le rêve nous montre que les reproches l'avaient touché au point sensible, réveillant sa peur de l'incapacité et de l'échec, ouvrant de nouveau la porte autrefois connue de la fuite, et ressuscitant ses vagues rêveries de célébrité. Mais, au fond, ces rêveries étaient toujours demeurées présentes à l'état latent ; elles devinrent manifestes - apparaissant ainsi dans le rêve - par le truchement de l'expérience qu'il vient de vivre effectivement dans la réalité. À peine trouverait-on de songe qui ne soit une réaction - souvent une réaction différée - à une expérience vécue de la veille. Souvent, en effet, seul le rêve est susceptible de montrer qu'un épisode qui, consciemment, n'était pas vécu comme signifiant, était en réalité extrêmement important, et d'indiquer en quoi consiste cette importance. Un rêve, pour être pleinement compris, doit être envisagé comme la réaction à un événement signifiant antérieur.

Nous trouvons encore une autre liaison du rêve à une expérience du jour précédent - bien qu'il s'agisse d'une liaison d'une espèce toute différente : la relation du rêve au film contenant un «matériel» semblable à celui des rêveries éveillées du sujet. On ne s'étonnera jamais assez de voir comment les rêves réussissent à marier différents fils et un même tissu. Le rêveur aurait-il fait ce rêve s'il n'avait vu le film ? Il est impossible de répondre à cette question. Sans doute, les reproches du directeur et les rêveries de grandeur, profondément enterrés, auraient-ils pu suffire à produire le rêve ; mais peut-être le film fut-il nécessaire pour revivre si nettement les images de gloire. Mais il est sans importance de répondre ou non à cette question, s'il est même possible d'y répondre. Ce qui importe, c'est de comprendre la texture du rêve dans lequel le passé et le présent, le caractère et l'événement réel, sont tissés ensemble en un dessin qui nous révèle beaucoup de choses sur la motivation du rêveur, les dangers dont il doit avoir conscience, et les buts qu'il doit se fixer dans son effort pour atteindre le bonheur.

J'aimerais commencer par l'étude d'un rêve simple soulignant parfaitement le fait que nul rêve n'a affaire à un «matériel» dépourvu de signification :

Une jeune femme, qu'intéresse le problème de l'interprétation des rêves, dit un matin à son mari, à l'heure du petit déjeuner :

«Cette nuit, j'ai fait un rêve qui prouve bien que certains songes n'ont aucun sens. Tout simplement, j'ai rêvé que je te présentais moi-même des fraises pour ton petit déjeuner.» Son mari rit et dit : «Tu sembles seulement oublier que les fraises sont le seul fruit que je n'aime pas.»

Il est clair que le rêve est loin d'être dénué de sens. Cette dame offre quelque chose à son mari, quelque chose dont elle sait fort bien qu'il ne peut l'accepter, quelque chose qui n'a pour lui aucune utilité et ne lui procure aucun plaisir. Ce rêve indique-t-il qu'elle aime frustrer les autres, qu'elle aime à donner cela même qu'on ne saurait accepter ? Ce rêve révèle-t-il le conflit profond né du mariage de ces deux personnes, provoqué par le caractère de la jeune femme, mais totalement ignoré d'elle, totalement inconscient ? Ou ce rêve exprime-t-il seulement la réaction par laquelle elle répond à la déception que lui a causée son mari le jour précédent, est-il l'expression d'une colère fugitive dont elle s'est débarrassée par la vengeance que contient son rêve ? Nous ne pouvons répondre à ces questions sans

connaître plus profondément la rêveuse, sans posséder des renseignements plus précis sur son mariage ; mais, d'ores et déjà, nous savons que le rêve n'est nullement dépourvu de signification.

En conclusion de cette brève revue historique de l'interprétation des songes, je ne saurais mieux faire que de citer l'une des théories du rêve les plus originales et les plus intéressantes : la théorie d'Henri Bergson. Comme Nietzsche, Bergson croit que les diverses excitations physiques peuvent provoquer le phénomène du rêve ; mais, à la différence de Nietzsche, Bergson ne pense pas que ces stimulations doivent s'expliquer par la force des poussées et des passions dominantes en nous ; non, nous choisissons dans le magasin immense et quasi infini des souvenirs ceux qui correspondent aux excitations du système nerveux, et ce sont ces souvenirs oubliés qui constituent le contenu du rêve. La théorie bergsonnienne de la mémoire a des accents proches des accents freudiens. Bergson, comme Freud, affirme, lui aussi, que nous n'oublions rien, et que ce dont nous nous souvenons n'est qu'une parcelle infime de la totalité de la mémoire.

Nos souvenirs, à un moment donné, forment un tout solidaire, une pyramide, si vous voulez, dont le sommet sans cesse mouvant coïncide avec notre présent et s'enfonce avec lui dans l'avenir. Mais derrière les souvenirs qui viennent se poser ainsi sur notre occupation présente et se révéler au moyen d'elle, il y en a d'autres, des milliers et des milliers d'autres, en bas, au-dessous de la scène illuminée par la conscience. Oui, je crois que notre vie passée est là, conservée jusque dans ses moindres détails, et que nous n'oublions rien et que tout ce que nous avons perçu, pensé, voulu depuis le premier éveil de notre conscience persiste indéfiniment. Mais les souvenirs que ma mémoire conserve ainsi dans ses plus obscures profondeurs y sont à l'état de fantômes invisibles. Ils aspirent peut-être à la lumière ; ils n'essaient pourtant pas d'y remonter ; ils savent que c'est impossible et que moi, être vivant et agissant, j'ai autre chose à faire que de m'occuper d'eux. Mais supposez qu'à un moment donné je me désintéresse de la situation présente, de l'action pressante, enfin de ce qui concentrait sur un seul point toutes les activités de la mémoire. Supposez, en d'autres termes, que je m'endors. Alors ces souvenirs immobiles, sentant que je viens d'écartier l'obstacle, de soulever la trappe qui les maintenait dans le sous-sol de la conscience, se mettent en mouvement. Ils se lèvent, ils s'agitent, ils exécutent, dans la nuit de l'inconscient, une immense danse macabre. Et, tous ensemble, ils courent à la porte qui vient de s'entrouvrir. Ils voudraient bien passer tous. Ils ne le peuvent pas, ils sont trop. De cette multitude d'appelés, quels seront les élus ? Vous devinez sans peine. Tout à l'heure, quand je veillais, les souvenirs admis étaient ceux qui pouvaient invoquer des rapports de parenté avec la situation présente, avec mes perceptions actuelles. Maintenant, ce sont des formes plus vagues qui se dessinent à mes yeux, ce sont des sons plus indécis qui impressionnent mon oreille, c'est un toucher plus indistinct qui est éparpillé à la surface de mon corps ; mais ce sont aussi des sensations plus nombreuses qui me viennent de l'intérieur de mes organes. Eh bien, parmi les souvenirs-fantômes qui aspirent à se lester de couleur, de sonorité, de matérialité enfin, ceux-là seuls y réussissent qui pourront s'assimiler la poussière colorée que j'aperçois, les bruits du dehors et du dedans que j'entends, etc., et qui, de plus, s'harmoniseront avec l'état affectif général que mes impressions organiques composent. Quand cette jonction s'opérera entre le souvenir et la sensation, j'aurai un rêve.

(Bergson, *L'énergie spirituelle* : Le rêve, PUF, p.95-96).

Bergson souligne la différence entre le Moi de la veille et le Moi du sommeil :

Tu me demandes ce que je fais quand je rêve ? Je vais te dire ce que tu fais quand tu veilles. Tu me prends - moi, le moi des rêves, moi, la totalité de ton passé - et tu m'amènes de contraction en contraction, à m'enfermer dans le très petit cercle que tu traces autour de ton action présente. Cela, c'est veiller, c'est vivre de la vie psychologique normale, c'est lutter, c'est vouloir. Quant au rêve, as-tu besoin que je te l'explique ? C'est l'état où tu te retrouves naturellement dès que tu négliges de te concentrer sur un seul point, dès que tu cesses de vouloir. Si tu insistes, si tu exiges qu'on t'explique quelque chose, demande comment ta volonté s'y prend, à tout moment de la veille, pour obtenir instantanément et presque inconsciemment la concentration de tout ce que tu portes en toi sur le point qui t'intéresse. Mais adresse-

toi alors à la psychologie de la veille. Elle a pour principale fonction de te répondre, car veiller et vouloir sont une seule et même chose.» (ibid. p.103-104).

L'insistance que met Bergson à opposer le Moi de la veille et le Moi du rêve se retrouve en ma propre théorie des rêves. La différence cependant, c'est que Bergson soutient que, dans le sommeil, nous sommes simplement désintéressés et que les excitations physiologiques sont les seuls éléments auxquels s'attache notre intérêt, alors que, pour ma part, je prétends que nous sommes intensément intéressés à nos propres désirs, à nos craintes, à nos intuitions, bien qu'elles n'aient point d'application directe dans la tâche que nous nous imposons, de nous rendre maîtres de la réalité.

Mais, c'est Emerson qui, en un texte des plus concis et des plus beaux, nous parle du caractère profondément rationnel des processus mentaux se déroulant pendant le sommeil.

Les rêves recèlent une teneur poétique et possèdent une vérité. Car sur ces limbes, ces nuages vagues et opaques de la pensée, règne pourtant une certaine raison dominatrice. Leur nature extravagante cache en ses replis une nature plus noble. Certes, ils nous semblent suggérer l'abondance et le flux d'une activité mentale qui n'est point familière à l'expérience de la veille. Ils nous piquent par l'indépendance désinvolte avec laquelle ils se détachent de nous mêmes. Et, pourtant, nous prenons conscience de nous-mêmes parmi cette foule en démente, et nous devons aux rêves une espèce de divination et de sagesse. Mes rêves ne sont point Moi ; ils ne sont pas la nature, ou le Non-Moi ; ils ne sont pas la nature, ou le Non-Moi ; ils sont l'un et l'autre ensemble. Ils possèdent une double conscience à la fois subjective et objective. Nous appelons les fantômes qui se lèvent, nous appelons les créations de notre fantaisie, mais les uns et les autres agissent en rebelles, et font feu sur celui qui les commande, en quoi nous pouvons voir que chaque action, chaque pensée, chaque cause est bipolaire, et que l'action contient la contre-action. Si je frappe, je suis frappé ; si je poursuis, je suis poursuivi.

Des allusions sage, et parfois des allusions terribles seront jetées çà et là dans les songes, visibles pour l'homme doué d'une forme d'intelligence exceptionnelle. Il sera étonné deux ou trois fois en sa vie par la justice aussi bien que par la signification de cette fantasmagorie. Une ou deux fois, il lui semblera que les fers de la conscience tomberont et qu'il atteindra à une plus grande liberté d'expression. Un caractère prophétique, de tous temps, s'est attaché aux rêves, les a hantés. Souvent, mûrissent dans le sommeil des opinions qui n'étaient pas consciemment formulées, mais dont nous possédions déjà les éléments. Si, éveillé, je connais le caractère de Rupert, je ne pense pas pour autant ce que sont les actions. En rêve, je le vois engagé dans des conduites absurdes, hors de tout à-propos. Il est méchant, il est cruel, il est timide, il est poltron. Une année plus tard, mon présage s'avère vrai. Mais la réalité m'était déjà connue puisque je connaissais son caractère, et mes rêves sibyllins, tout simplement, l'incarnent de manière effective. Dès lors, pourquoi les rêves ne seraient-ils pas des symtômes, des augures, des présages, comme on dit, les paroles de l'esprit ?

Par cette expérience des rêves, nous sommes conduits à une notion plus profonde de l'idée de cause, et atteignons par là la structure même de chaque effet, tout improbable qu'il paraisse. Nous apprenons que les actions dont la turpitude reçoit pour jugements bien divers, procèdent d'affections identiques. Le sommeil se dépouille des costumes de circonstance, nous arme d'une liberté terrible, si bien que chaque volition se précipite inéluctablement vers l'action. Un homme habile déchiffre ses rêves pour se connaître soi-même, il en déchiffre, non point les détails, mais la qualité. Or, quelle partie de nous-mêmes joue en eux - la partie de l'âme qui est gaie, humaine ou la partie pauvre et vaine de son âme ? Malgré les apparitions monstrueuses ou grotesques qui peuplent les songes, ils possèdent une vérité substantielle. Les mêmes remarques peuvent s'étendre aux pronostics et aux coïncidences de toutes sortes qui peuvent, un jour, nous avoir étonnés. De tous, on peut dire avec vérité que la raison, en eux, est toujours latente. Goethe disait : «Ces peintures fantasques, dans la mesure où elles naissent de nous, peuvent bien avoir une analogie avec notre vie entière et notre destinée.»

L'exposé d'Emerson est significatif parce que l'auteur reconnaît plus clairement que quiconque avant lui la connexion qui existe entre le caractère de l'individu et ses rêves.

Notre caractère se reflète dans nos rêves. Notre caractère se reflète dans nos rêves et, singulièrement, cet aspect profond du tempérament qui ne transparaît pas dans notre conduite manifeste. Il en est de même pour le caractère d'autrui. Éveillés, c'est surtout, c'est seulement, la conduite et les actions des autres que nous voyons. Mais nous reconnaissons dans les pensées du sommeil la manifestation des forces cachées sous-jacentes à la conduite et aux rêves, et, par suite, souvent, nous serons capables de prédire les actions futures.

Goethe lui aussi met l'accent sur l'accroissement de puissance de nos facultés rationnelles durant le sommeil. Lorsque Eckermann lui parle d'un rêve plein de poésie qu'il a fait, Goethe réplique :

«Les Muses..., à ce que nous voyons, vous visitent même dans le sommeil, et, il est vrai, avec un faveur particulière ; car il vous faut avouer qu'il serait difficile d'inventer, à vos heures de veille, quelque chose d'aussi pur et d'aussi gracieux...» (Goethe, *Conversations avec Eckermann*).

Non seulement le pouvoir de l'imagination s'avère plus grand dans le sommeil que dans la veille, mais, fréquemment, nos tendances innées vers la santé et le bonheur s'affirment quand nous dormons avec plus de force que lorsque nous veillons.

La nature humaine est douée de pouvoirs merveilleux, et recèle en son tréfonds la secrète présence des accents les meilleurs de la vie à l'instant même où nous fondons en elle le moins d'espérance. Il m'est arrivé parfois, en ma vie, de m'endormir en pleurs ; mais, un rêve me hantait, qui me présentait les formes les plus charmantes venues pour me consoler et me bercer ; le lendemain, je me levais dispos et joyeux. (ibid.)

La théorie kantienne du rêve est fort semblable à celle de Voltaire. Kant, comme Voltaire, pensait que nous n'avions, dans nos rêves, ni visions ni inspirations sacrées. Les rêves, dit-il, trouvent leur seule cause dans «les dérangements de l'estomac». Mais il ajoute :

Il me semble plutôt que... les idées du sommeil atteignent à plus de clarté et à plus d'étendue que les idées, même les plus distinctes, de l'état de veille. Cela ne saurait se produire que chez un être en qui l'âme demeure active alors que les sens externes sont totalement en repos. Car, alors, l'homme, par son corps, n'a plus aucune sensibilité. Lorsqu'ils s'éveillent, son corps n'est pas associé aux idées formulées dans son sommeil, si bien qu'il n'a plus aucun moyen de rappeler à la claire conscience des pensées qui viennent de l'habiter, de sorte que les pensées du sommeil et les pensées de la veille apparaissent comme appartenant à une seule et même personne. De cette idée d'un sommeil absolument total, ne trouve-t-on pas la preuve dans l'activité de ceux qui marchent en dormant, et qui, dans cet état, témoignent d'une intelligence bien plus subtile qu'à l'ordinaire, quoique, au réveil, ils n'en conservent aucun souvenir ?

Toutefois, les rêves, c'est-à-dire les idées dont on se souvient au réveil, n'appartiennent pas à cette catégorie. Car, alors, l'homme ne dort pas d'un sommeil total. Sa perception garde encore un certain degré de clarté ; en même temps, les produits de l'activité de son esprit se mêlent aux impressions de ses sens. Par conséquent, il peut, par la suite, s'en souvenir, mais il découvre en ces pensées complexes du sommeil que chimères sauvages et absurdes, où s'entrelacent et se confondent les fantaisies de l'imagination et les impressions du sens. (Kant, *Les Rêves d'un visionnaire expliqués par les rêves d'un métaphysicien*).

Il n'est pas surprenant que les philosophes des Lumières aient été sceptiques à l'égard des assertions innombrables proclamant bien haut que les rêves étaient envoyés à l'homme par Dieu, et, partant, pouvaient être utilisés à des fins de divination.

Voltaire dénonce comme une absurdité foncière l'idée selon laquelle les rêves prédisent et prophétisent. Et pourtant, en dépit de cette critique acerbe, il soutient que, s'il est vrai que, souvent les rêves traduisent symboliquement des stimulations somatiques, et expriment les excès des «passions de l'âme», ils n'en font pas moins appel, tandis que nous dormons, à nos facultés les plus rationnelles :

Il faut dire avec Pétrone : « *Quidquid luce fuit, tenebris agit* ». J'ai connu des avocats qui plaidaient en songe, des mathématiciens qui cherchaient à résoudre des problèmes, des poètes qui faisaient des vers. J'en ai fait moi-même qui étaient assez passables et je les ai retenus. Il est donc incontestable que, dans le sommeil, viennent incontestablement malgré nous. Nous pensons, en dormant, comme nous nous remuons dans notre lit, sans que notre volonté y ait aucune part. Votre P. Malebranche a donc très grande raison de dire que nous ne pouvons jamais nous donner des idées ; car, pourquoi en serions-nous les maîtres plutôt pendant la veille que pendant le sommeil ? (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. « Somnambules et Rêveurs », section II. Lettre aux auteurs de la Gazette littéraire, sur les songes, 20 juin 1764).

L'interprétation que les Modernes (depuis le XVII^e siècle) donnent des songes s'avère essentiellement comme une variation sur les thèmes des théories de l'Antiquité et du Moyen Âge, nonobstant les directions de pensée nouvelles qui se font jour à travers elle.

Alors que plusieurs auteurs anciens défendaient avec âpreté la thèse selon laquelle les songes savent, en leurs symboles, exprimer des dispositions corporelles purement physiques, Hobbes, lui, affirme que tous les rêves sont les résultats de stimuli somatiques, point de vue qui, d'ailleurs, fut amplement défendu jusqu'à nos jours mêmes, et souvent utilisé pour réfuter les arguments de Freud.

Puisque les rêves ont pour cause le trouble de certaines parties intérieures du corps, des troubles différents doivent nécessairement produire des rêves différents. Avoir froid au lit produit des rêves de terreur et fait naître des pensées et des images terrorisantes (le mouvement du cerveau aux parties internes du corps et des parties internes du corps au cerveau, étant réciproque). De même, à l'état de veille, la colère nous donne chaud à certaines parties du corps ; inversement dans le sommeil, la sensation de chaleur à ces mêmes parties cause la colère et fait naître dans le cerveau l'imagination d'un ennemi. De même aussi l'amour, quand nous sommes éveillés, fait naître en nous le désir et le désir donne chaud à certaines autres parties du corps ; inversement, dans ce sommeil, une trop grande chaleur à ces mêmes parties fait naître dans le cerveau des imaginations à l'état de veille. Le mouvement, quand nous sommes éveillés commence à un bout et, quand nous rêvons, à un autre.

L'interprétation médiévale du rêve suit à peu près l'orientation que nous avons vue se dessiner dans l'Antiquité classique. Un auteur du XIV^e siècle, Synésios de Cyrène, donne de la théorie d'après laquelle les rêves proviennent d'un accroissement de nos facultés pendant le sommeil, un des exposés les plus précis et les plus beaux :

Si les songes prophétisent l'avenir, si les visions qui se présentent à l'esprit pendant le sommeil donnent à notre curiosité quelques indices pour deviner les choses futures, les songes doivent être tout à la fois vrais et obscurs, et c'est dans leur obscurité même que réside la vérité :

« Les dieux d'un voile épais ont recouvert la vie... » (Hésiode) (...) Que l'on ait dû quelquefois au sommeil la découverte d'un trésor, je n'en suis pas étonné ; que l'on se soit endormi ignorant, et qu'après avoir eu en songe un entretien avec les Muses on se soit réveillé poète habile, comme cela est arrivé de notre temps à quelques-uns, je ne vois rien là de si surprenant. Je ne parle point de ceux qui ont eu, en dormant, la révélation du danger qui les menaçait ou la connaissance du remède qui devait les guérir. Quand l'âme, même sans avoir tenté de prendre son élan vers l'intelligence, entre, grâce au sommeil, en possession d'une science qu'elle n'avait point recherchée, n'est-ce pas une chose des plus merveilleuses que de s'élever au-dessus de la nature et de se rapprocher de l'intelligible, après en avoir été si éloigné que l'on ne sait même plus d'où l'on vient ?

Si l'on trouve extraordinaire que l'âme puisse monter vers les régions supérieures, si l'on ne croit pas à l'efficacité de l'imagination pour produire cet heureux rapprochement, il faut écouter les oracles sacrés quand ils parlent des diverses routes qui mènent à la science.

Après avoir énuméré les différents moyens qui peuvent aider à l'essor de l'âme en excitant sa vertu native, voici comment ils s'expriment :

«Par les leçons les uns sont éclairés,
Par le sommeil d'autres sont inspirés.» (Oracles Sibyllins.)

Vous voyez la distinction qu'établit l'oracle ; d'un côté l'inspiration, de l'autre l'étude : ceux-ci, dit-il, s'instruisent en veillant, ceux-là en dormant. Dans la veille c'est toujours un homme qui est le précepteur ; mais quand c'est Dieu que vient la science à ceux qui dorment, ils savent du premier coup tout ce qui leur est enseigné ; car en donnant ainsi la science, Dieu n'instruit pas d'une manière ordinaire...

Grâce à sa facilité, la divination par les songes est mise à la portée de tous : simple et sans artifice, elle est rationnelle par excellence ; sainte, car elle n'use pas de moyens violents, elle peut s'exercer partout ; elle se passe de fontaine, de rocher, de gouffre, et c'est ainsi qu'elle est vraiment divine. Pour la pratiquer, il n'est pas besoin de négliger une seule de nos occupations, de dérober à nos affaires un seul instant... Jamais personne ne s'est avisé de quitter son travail et d'aller dormir dans sa maison, tout exprès pour avoir des songes. Mais comme le corps ne peut résister à des veilles prolongées, le temps que la nature nous ordonne de consacrer au repos nous apporte, avec le sommeil, un accessoire bien plus précieux encore que le sommeil même : cette nécessité naturelle devient une source de jouissances, et nous ne dormons plus seulement pour vivre, mais pour apprendre à bien vivre...

Mais dans la divination par les songes, chacun de nous est à lui-même son propre instrument ; quoi que nous fassions, nous ne pouvons nous séparer de notre oracle : il habite avec nous ; il nous suit partout, dans nos voyages, à la guerre, dans les fonctions publiques, dans les travaux agricoles, dans les entreprises commerciales. Les lois d'une république jalouse n'interdisent point cette divination : le voulussent-elles, qu'elles n'y pourraient rien : car comment établir le délit ? Quel mal y a-t-il à dormir ? Jamais tyran ne pourrait porter un édit contre les songes, à moins de proscrire le sommeil dans ses états ; et ce serait à la fois une folie de commander l'impossible, et une impiété de se mettre en opposition avec les volontés de la nature et de Dieu.

Livrons-nous donc tous à l'interprétation des songes, hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, citoyens privés et magistrats, habitants de la ville et de la campagne, artisans et orateurs. Il n'y a pas de privilèges, ni de sexe, ni d'âge, ni de fortune, ni de profession. Le sommeil s'offre à tous ; c'est un oracle toujours prêt, un conseiller infailible et silencieux ; dans les mystères d'un nouveau genre, chacun est à la fois le prêtre et l'initié. C'est ainsi que la divination nous annonce les joies à venir, et, par la jouissance anticipée qu'elle nous procure, elle donne à nos plaisirs une plus longue durée ; que nous puissions nous mettre sur nos gardes. Les charmantes promesses de l'espérance si chère à l'homme, les calculs prévoyants de la crainte, tout nous vient des songes. Rien n'est plus propre en effet à nourrir en nous l'espérance, ce bien si grand et si précieux que sans lui nous ne pourrions, comme disent les plus illustres sophistes, supporter la vie.

Artémidore, au II^e siècle après J.C., nous donne, dans son livre sur l'interprétation des rêves - ouvrage qui eut la plus grande influence sur les vues médiévales - la théorie la plus systématique qui soit ; selon lui, il existe **cinq espèces de rêves, possédant des caractères différenciés** :

Ces diverses espèces sont : **le rêve, la vision, l'oracle, la fantaisie ou vaine imagination, l'apparition.**

Un **Rêve** découvre la vérité sous une figure cachée ; par exemple Joseph interprète le songe du Pharaon où les sept vaches maigres ont dévoré sept vaches grasses, et où il en advint de même pour les épis de blé.

Une **vision** se produit quand un homme, éveillé, voit réellement ce qu'il avait vu, endormi ; c'est ce qui arriva à Vespasien, lorsqu'il vit le chirurgien extraire la dent du Héros.

Un **oracle** est une révélation ou un avertissement que nous donne, durant notre sommeil, un ange ou un saint, afin que, d'après leur information, nous puissions accomplir la volonté de Dieu ; tel fut ce que connurent Joseph, l'époux de la Sainte Vierge, et les trois Sages.

La **fantaisie** ou **vaine imagination** se produit à l'instant où les affections, trop véhémentes, remontent au cerveau, durant notre sommeil, et s'y heurtent aux esprits les plus vigilants ; ainsi l'objet qui, pendant le jour, a occupé nos pensées, nous l'imaginons pendant la nuit : par exemple, un amoureux qui, pendant le jour, pense à sa belle, la nuit, endormi, rêve à elle. Il advient aussi que, quiconque a jeûné le jour, la nuit, rêve qu'il mange ; que, ayant eu soif dans la journée, un homme, la nuit, rêve qu'il boit, et puise dans cette action d'infinis délices. Le malheureux et l'usurier rêvent de sacs d'argent, sans vouloir, certes, être hantés par ce souci dans leur sommeil.

Une **apparition** n'est rien d'autre qu'une vision nocturne se présentant aux faibles, aux petits enfants et aux vieillards, lesquels imaginent voir des chimères s'approchant d'eux pour les intimider ou leur faire outrage.

Ici encore, comprendre la méthode et la théorie de Jung sera facilité par la lecture de l'analyse qu'il donne lui-même d'un rêve. Le rêve étudié est tiré d'un recueil où un malade de Jung avait consigné plus de quatre cents songes. Le rêveur a reçu une éducation catholique ; toutefois, il n'a pas longtemps pratiqué la religion, et ne s'intéresse plus aux problèmes de la pensée mystique. Voici l'un de ses rêves :

De nombreuses maisons se dressent là, qui ressemblent à un théâtre, qui constituent comme une sorte de scène. Quelqu'un, dans l'assistance, cite le nom de Bernard Shaw. On dit aussi que la pièce qui va jouer se rapporte à un lointain passé. Sur l'une des maisons, on remarque une enseigne portant l'inscription suivante :

C'est l'Église catholique universelle,
C'est l'Église du Seigneur.

Tous ceux qui, au tréfonds de leur âme, se sentent les instruments de Dieu peuvent entrer.

Et, dessous, en lettre plus petites :

L'Église est fondée par Jésus et saint Paul. Elle est semblable à une entreprise se glorifiant de sa vieillesse. Je dis à mon ami : «Entrons pour voir.» Et lui de répliquer : «Je ne vois pas pourquoi tant de gens viendraient ici se réunir afin d'éveiller en eux le sentiment religieux. - Mais, dis-je, vous êtes protestant et c'est pourquoi jamais, vous ne pourrez le comprendre.» Une femme, alors, inclina tête, comme pour m'approuver. Puis, je pris connaissance de l'affiche apposée sur le mur de l'église. Elle proclamait :

«Soldats !

Dès que vous vous sentez sous l'emprise du Seigneur, évitez de Lui parler directement. Dieu n'est point sensible aux paroles. Nous vous recommandons instamment aussi de ne point vous livrer à des discussions sur les attributs divins. Ce serait vanité, car tout ce qui possède importance et valeur est ineffable.

Signé : Le Pape...» (Le nom, toutefois, est illisible.)

Nous entrons alors dans l'église. L'intérieur ressemble davantage à une mosquée qu'à une église ; en vérité, il ressemble beaucoup à celui de Hagia Sophia. Pas de chaises ; d'où l'impression saisissante d'immensité. Pas d'image non plus. Seulement quelques sentences inscrites sur les murs (comme à Hagia Sophia). L'une d'entre elles dit : «Ne flattez point votre bienfaiteur.» La même femme qui, tout à l'heure, devant moi, inclinait la tête en signe d'approbation, commence de pleurer et murmure : «Je pense que cette phrase recèle une vérité profonde» ; mais elle s'évanouit.

Je suis d'abord en face d'un pilier qui me bouche la vue ; puis je change de place et vois, devant moi, une foule de gens. Je n'appartiens pas à cette foule, et je suis là debout, tout seul. Pourtant, je distingue nettement là, debout, tout seul. Pourtant, je distingue nettement ces gens, je vois aussi leurs visages. Ils prononcent les paroles suivantes : «Nous avouons que nous sommes sous les lois du Seigneur. Le royaume du Ciel est descendu en nous.» Il

répètent cela trois fois, avec solennité. Puis, l'orgue joue une fugue de Bach, et le chœur chante. Tantôt la musique seule retentit ; tantôt on entend ces mots répétés : «Tout le reste est vanité», parce que tout le reste est dépourvu de vie.

Lorsque la musique eut cessé, on commença la deuxième partie de la cérémonie, comme il est accoutumé dans les réunions d'étudiants, où, aux affaires sérieuses, succèdent des jeux pleins d'entrain. Il y a là des hommes d'âge mûr, au visage serein. Les uns marchent çà et là, d'autres bavardent, ils se saluent les uns les autres, l'on boit le vin venu du séminaire épiscopal, et l'on sert d'autres boissons encore. On porte un toast au développement favorable de l'Église, tandis qu'un poste de radio joue à tue-tête un air populaire dont le refrain redit et répète : «Charles aussi, maintenant, est entré dans le jeu.» Il semble que cette rengaine doive exprimer la plaisir apporté par quelque membre nouveau de la société. Un prêtre me rend à part et m'explique : «Ces amusements quelque peu futiles sont reconnus et admis. Il nous faut bien nous adapter un peu aux méthodes américaines ! Dès que l'on a affaire à des collectivités importantes, comme c'est ici le cas, c'est chose inévitable. Cependant, nous différons en principe des églises américaines, en ceci surtout que nous réversons une tendance profondément anti-ascétique.» Là-dessus, je m'éveillai, avec un sentiment de profonde délivrance.

En essayant d'interpréter ce rêve, Jung met en évidence son désaccord avec Freud, qui, lui, expliquerait le rêve comme une simple façade derrière laquelle quelque chose a soigneusement été caché. Mais, écoutons Jung :

Sans doute, le névrosé dissimule les choses désagréables, probablement comme nombre de gens normaux. Mais c'est une grave question de savoir si semblable caractère se peut appliquer au phénomène si normal et répandu de par le monde qu'est le rêve. Je doute que nous puissions affirmer qu'un rêve est autre chose que ce qu'il paraît être. J'incline plutôt à citer une autorité juive - le Talmud - où l'on lit : «Le rêve est sa propre interprétation». Autrement dit, je prends le rêve pour cela même qu'il est. Le rêve est, par soi, si difficile et si complexe que je n'ai cure d'échafauder des conjectures sur ses finesses possibles. Le rêve est un événement naturel, et il n'y a sous le soleil aucune raison de croire qu'il est un stratagème astucieux qui nous doit égarer. Le rêve se produit quand la conscience et la volonté sont presque totalement endormies. C'est, semble-t-il, un phénomène totalement endormies. C'est, semble-t-il, un phénomène naturel fort légitime chez les gens qui ne sont pas névrosés. En outre, nous savons si peu de choses sur la psychologie du rêve qu'une extrême prudence est requise dès que nous introduisons dans une explication des éléments étrangers au rêve lui-même.

Pour toutes ces raisons, je soutiens que le rêve parle réellement de religion dès lors qu'il prétend en parler. Puisque le rêve est un produit élaboré, cohérent, de quel droit lui refuser une certaine logique, une certaine intention ? en d'autres termes, pourquoi une motivation de l'inconscient ne le déterminerait-elle, qui trouverait une expression directe dans le contenu du rêve ?

Comment Jung interprète-t-il donc ce rêve ? L'Église catholique, remarque-t-il, bien que fort louable, s'allie pourtant à un étrange paganisme, de louable, s'allie pourtant à un étrange paganisme, de toute évidence inconciliable avec une attitude fondamentalement chrétienne ; en outre, continue Jung, en aucun détail du rêve, on ne discerne d'opposition au sentiment collectif, à la religion des masses, ni au paganisme ; n'était pourtant l'ami protestant, bientôt d'ailleurs réduit au silence. Il explique l'apparition de l'inconnue du rêve comme la représentation d'*anima*, qui, selon lui, rend compte, psychiquement, «de la minorité des gènes femelles dans le corps mâle». L'*anima* personnifie en quelque sorte l'inconscient, et lui donne son caractère foncièrement désagréable et irritant.

La réaction totalement négative d'*anima* dans le rêve de l'église, indique que la féminité du rêveur, c'est-à-dire son inconscient, est, en un sens, en désaccord avec son attitude.

De ce rêve, nous concluons dès lors le système inconscient qui fonctionne dans l'esprit du rêveur esquisse un bien piètre compromis entre le catholicisme et la païenne joie de vivre. Manifestement, le produit de l'inconscient ne traduit ni un point de vue précis, ni une opinion nettement définie ; il est plutôt l'exposition dramatique d'un acte de délibération, que, peut-

être, on pourrait formuler comme suit : «Quelle est, en toute cette affaire, le rapport avec la religion ? Êtes-vous catholique ou ne l'êtes-vous pas ? Et ces réjouissances ne sont-elles pas bonnes ? Quant à l'ascétisme... eh ! bien après tout, l'Église aussi doit s'adapter un peu !... - le cinéma, la radio, le spirituel, *five o'clock*, et d'autres choses semblables... - et pourquoi pas un petit vin ecclésiastique et de joyeuses assemblées ?»

Mais, pour quelque raison secrète, cette femme nimbée de mystère, à l'allure si gauche (bien connue par de nombreux rêves antérieurs), semble tellement désappointée qu'elle s'évanouit.

Un peu plus loin, Jung raconte comment son malade est venu le voir, conscient de traverser une crise psychique douloureuse :

Profondément rationaliste, type du pur intellectuel, il s'était aperçu que sa position spirituelle et sa philosophie l'abandonnaient et n'avaient aucun pouvoir en face de sa névrose et des forces démoralisantes qui le rongeaient. Dans sa conception du monde (*Weltanschauung*), il ne trouvait rien qui puisse l'aider à acquérir un empire suffisant sur lui-même. Sa situation était exactement celle de l'homme que désertent les convictions et ses idéals jusqu'alors les plus chers. Rien d'extraordinaire qu'en de telles circonstances, un homme fasse retour à la religion de son enfance, espérant puiser en elle quelque secours. Cependant, il ne s'agissait nullement, en notre malade, d'une tentative conscience ou d'une décision délibérée de revivifier d'anciennes croyances religieuses. Il rêvait à cela, tout simplement ; c'est-à-dire que son inconscient travaillait et parlait de religion. C'est exactement comme si l'esprit et la chair, ennemis éternels dans la conscience chrétienne, avaient conclu la paix en mêlant soigneusement leurs natures contradictoires. Dans un climat de paix inespérée, le spirituel s'allie à «l'être-du-monde». L'effet est plutôt grotesque et quelque peu comique ! La sévérité inexorable de l'esprit semble minée par une gaieté digne, ou presque, de l'Antiquité, parfumée de vins et de roses. Le rêve, à coup sûr, décrit l'atmosphère bifide, à la fois de spiritualité et de mondanité, au sein de laquelle s'atténue l'oubli de toute souffrance, tout désarroi de l'âme.

L'interprétation donnée par Jung du rêve et même du portrait du rêveur ne semble pas justifié. L'interprétation de Jung demeure superficielle, et ne rend pas compte des forces psychiques profondes qui ont motivé, puis élaboré le rêve. À mon sens, ce songe n'exprime pas du tout un compromis entre la vie mondaine et la vie religieuse, mais bien plutôt, il forme contre la religion une accusation pleine d'amertume, en même temps qu'il trahit un lancinant désir d'indépendance spirituelle. L'Église est comparée à un théâtre, à une compagnie d'affaires, et même à une armée. Le mahométisme, que représente Hagia Sophia, l'emporte en valeur sur le christianisme, parce qu'il n'a pas besoin d'images et se contente de parler à ses fidèles en des sentences que celle-ci : «Ne flattez pas votre bienfaiteur.» Cette phrase contient - c'est évident - la critique acerbe que fait le rêveur de l'habitude qu'on a, dans l'Église chrétienne, de chanter les louanges de Dieu. C'est encore pour se railler de l'Église que le rêveur, en songe, voit les offices religieux dégénérer en des rassemblements joyeux où les boissons coulent en abondance, où les rengaines populaires retentissent et vont répétant ce refrain : «Charles aussi, maintenant, est entré dans le jeu» (Il semble avoir échappé à l'attention de Jung que ce vers : «Charles aussi, maintenant, est entré dans le jeu», se rapporte à son propre prénom : Karl (Charles), et par conséquent aussi, que cette remarque moqueuse à l'égard de l'analyste s'accorde parfaitement avec l'esprit de révolte contre l'autorité, qui règne dans tout le rêve.) Sur ce point, le rêveur insiste particulièrement puisqu'il fait admettre au prêtre lui-même que l'Église ne doit plus ignorer les «méthodes américaines» et les doit pratiquer afin d'attirer des foules énormes de disciples.

Aussi bien est-ce en considérant la tendance antiautoritaire, la tendance révolutionnaire du rêve, que nous comprendrons tout à fait le rôle mystérieux de la femme. En dépit de son indifférence consciente envers la religion, le rêveur, à un niveau psychique plus profond, lui reste cependant très attaché ; plus précisément, il est demeuré fidèle, malgré lui, à cette religion de type autoritaire qu'on lui avait enseignée lorsqu'il était enfant. Sa névrose est une tentative pour se libérer de l'esclavage des puissances irrationnelles ; mais, jusqu'à maintenant, il n'a connu que l'échec, et ses efforts n'ont abouti qu'au développement de schèmes névrotiques. À l'époque où se produit ce songe, la tentative de révolte contre

l'esprit d'autorité dont il veut se libérer est le trait psychique dominant qui apparaît dans la vie du rêve. La femme, symbole, probablement, de la mère, incarne cette idée que, s'il répudie le principe d'autorité qui commande de flatter la force paternelle (le bienfaiteur), il grandira, mais alors, elle aura perdu son fils. C'est pourquoi elle pleure et dit : «Plus rien ne m'est resté.»

Le rêveur, en effet, se débat avec un problème religieux, mais ce n'est point pour arriver, comme l'affirme Jung, à un piètre compromis entre l'esprit d'autorité et l'esprit d'humanité. Non, bien au contraire, c'est pour concevoir, en un clair concept, la différence entre une religion fondée sur l'esprit d'autorité et une religion fondée sur l'esprit d'humanité. Celle-là, il la combat, parce qu'elle prône, pour vertu principale, une obéissance aveugle ; parce qu'elle fait de l'homme un être faible et impuissant, alors que Dieu possède omniscience et omnipotence. Cette lutte foncière envahit sa vie entière, et sa révolte s'étend à toute espèce de domination. Celle-ci, en revanche, cette religion profondément humaine qui met l'accent sur la force et la bonté de l'homme, cette religion qui ne demande point une passive obéissance, mais l'actualisation de toute la puissance humaine, cette religion, c'est celle qu'il défend. La suite du rêve le montre bien clairement. Il entend la foule qui, «avec solennité», prononce ces paroles : «Le royaume du Ciel est descendu en nous, et tout le reste est vanité.» Le rêveur, pour tourner l'Église en dérision, l'a comparée à quelque organisation énorme, à une entreprise, à une armée, par exemple ; il l'a accusée d'user de flatterie hypocrite pour se concilier les faveurs de Dieu ; et maintenant, il n'hésite pas à dire que Dieu est présent parmi nous, qu'Il nous habite, et que, hormis l'expérience mystique, «tout est vanité». Car seul vit ce en quoi Dieu est présent.

La même orientation de pensée se devine dans l'analyse que fait Jung d'un autre rêve du même malade, dans *Psychologie et Religion*. Voici ce rêve :

J'arrive devant une riche maison. Elle s'appelle «La Maison de la Quiétude ou du Recueillement». Au fond, disposées en quatre pyramides, brûlent d'innombrables bougies. Un vieillard se tient à la porte. Des gens entrent ; ils ne parlent point, et, souvent, demeurent debout dans une attitude de recueillement. Le vieillard me parle d'eux, et dit : «Quand ils partent, ils ont recouvré la pureté». J'entre alors et je peux me plonger dans une méditation recueillie. Une voix s'élève : «Ce que tu es en train de faire est dangereux. La religion n'est pas un tribut qu'il te faut payer pour te débarrasser de l'image d'une femme, car, de cette image, tu ne peux te passer. Malheur à ceux qui voient en la religion un substitut de l'autre versant de la vie de l'âme. Ils font erreur, et ils seront maudits. La religion ne remplace rien ; elle est l'achèvement suprême de toute activité de l'âme. Cherche la plénitude de ta vie ; alors, accorde une place à la religion ; c'est à ce prix seulement que tu seras béni.» Accompagnant les derniers mots, à peine perceptible, une musique s'éleva, un chant mélodieux que jouait l'orgue, et qui me rappelait les doux accents du *Feuerzauber* de Wagner. Lorsque je quittai la maison, j'eus la vision d'une montagne de flamme, et je sentis qu'un feu qui ne peut s'éteindre doit être un feu sacré.

Dans ce rêve, l'Église n'est plus attaquée à la manière facétieuse du rêve précédent. Le rêveur expose avec clarté et profondeur ce qu'est une religion profondément humaine en face de la religion qui n'en appelle qu'à l'autorité. Et il insiste particulièrement sur ce point : la religion ne doit en aucune façon essayer de supprimer l'amour et la sexualité (l'image de la femme), pas plus qu'elle ne saurait remplacer cet aspect de la vie. Ce n'est point en mourant à la vie que l'on naît à la religion ; mais la religion n'apparaît qu'une fois atteinte la «plénitude de la vie». La dernière phrase du rêve : «Un feu qui ne peut s'éteindre doit être un feu sacré» se rapporte, comme l'indique clairement le contexte du rêve, à ce que symbolise l'image féminine : l'ardeur du feu d'amour.

Ce songe est intéressant dans la mesure où il illustre cette catégorie de rêves dans lesquels l'esprit exprime des pensées et des jugements avec une clarté et une beauté que ne saurait atteindre la vie de veille. Si, pourtant, je l'ai cité, c'est avant tout pour mettre en lumière les omissions de l'interprétation univoque et dogmatique de Jung. Pour lui, «le feu inextinguible» symbolise Dieu ; l'«image de la femme», «l'autre versant de la vie de l'âme» désignent l'inconscient. Certes, il est vrai que le feu est souvent le symbole de la divinité ; mais souvent aussi le symbole de l'amour et de la passion. Probablement Freud eût-il interprété ce rêve,

non comme l'expression d'un idéal philosophique, mais comme le cri de victoire des désirs infantiles et incestueux du rêveur trouvant leur satisfaction dans le rêve. Jung, non moins dogmatique, ignore totalement cet aspect d'irrationalité et ne pense qu'à un symbolisme religieux. La vérité me semble ne résider ni dans l'une ni dans l'autre de ces directions. Le rêveur se débat, en effet, avec un problème religieux, avec un problème philosophique ; mais jamais il ne sépare sa préoccupation intellectuelle de son ardent besoin d'amour. Bien au contraire, il affirme que l'une ne va point sans l'autre, et, s'il critique l'Église, c'est précisément pour sa conception du péché.

Jung et Silberer, deux des élèves les mieux doués de Freud, de bonne heure, décelèrent l'unique faiblesse de l'interprétation freudienne du rêve, et essayèrent de la pallier. Silberer établit une distinction entre ce qu'il appelait l'interprétation «anagogique» et l'interprétation «analytique» du rêve. De même, Jung distingua l'interprétation «prospective» et l'interprétation «rétrospective». Ils déclarèrent que chaque rêve représente les désirs du passé, mais est aussi orienté vers l'avenir, car sa fonction est d'indiquer les buts et les dessins du rêveur. Comme le dit Jung :

La psyché est un être de transition ; c'est pourquoi, nécessairement, il faut la définir sous ses deux aspects. D'une part, elle donne le tableau des vestiges et des traces du passé, et d'autre part, elle représente dans le même tableau, l'esquisse du futur attendu que la psyché crée elle-même son propre devenir.

Jung et Silberer admettaient que chaque rêve doit se comprendre à la fois en son sens anagogique et en son sens analytique ; et non, sans raison, on pouvait attendre que Freud acceptât cette modification. On visait à un compromis avec le maître ; mais la tentative échoua. Freud, avec intransigeance, refusa semblable correction apportée à sa thèse, et maintint que la seule interprétation possible d'un rêve était de voir en lui la réalisation des désirs profonds. Lorsque fut consommée la rupture entre l'école de Jung et l'école de Freud, Jung s'efforça de supprimer de sa doctrine toutes les conceptions freudiennes, et de les remplacer par des idées nouvelles ; c'est alors que la théorie jungienne du rêve se précisa. Tandis que Freud inclinait à se fonder principalement sur la libre association et à comprendre le rêve comme l'expression de désirs infantiles irrationnels, Jung tendit de plus en plus à se passer de la libre association, et, non moins dogmatiquement, tenta d'interpréter le rêve comme l'expression de la sagesse de l'inconscient.

Cette thèse n'est d'ailleurs qu'une partie de la conception générale que Jung se fait de l'inconscient. Selon lui, «l'esprit inconscient est parfois capable de faire preuve d'une intelligence et d'une volonté bien supérieures à notre capacité d'appréhension consciente et délibérée». Jusque-là, je n'ai nulle raison de critiquer cette thèse ; plus même, elle s'accorde parfaitement avec les résultats - indiqués ci-dessus - que m'a permis d'obtenir ma propre expérience de l'interprétation des rêves. Mais, parvenu à ce point, Jung s'attache à défendre le point de vue selon lequel «ce phénomène est fondamentalement religieux» ; selon lequel, aussi, «la voix qui parle dans nos rêves n'est pas la nôtre, mais celle qui nous vient d'une source transcendante». À ceux qui lui objectent que «les pensées exprimées par cette voix ne sont rien de plus que les pensées mêmes de l'individu», il rétorque :

Peut-être, mais je voudrais dire qu'une pensée est mienne quand je l'ai moi-même pensée, de même que je dis de l'argent est mien quand je l'ai gagné ou acquis d'une manière consciente et légitime. Si quelqu'un, en présent, me donne une certaine somme d'argent. Je ne dirai certainement pas à mon bienfaiteur : «Merci pour mon argent !», bien que, par la suite, à une tierce personne, j'aie le droit de le dire mien : «C'est mon argent.» Je suis, quant à la voix, dans une situation identique. La voix exprime un certain contenu, exactement comme un ami me mettrait au courant de ses idées. Il ne serait ni sensé ni véridique de penser que les mots qu'il emploie expriment mes propres idées.

Ailleurs, et avec plus de netteté encore, il soutient la même conception : «L'homme ne trouve jamais d'aide dans ce qu'il pense quant à lui, par-devers soi, mais bien plutôt dans les révélations d'une sagesse supérieure à la mienne».

La différence qui sépare l'interprétation jungienne de la mienne peut se résumer en quelques lignes. Nous sommes d'accord pour dire que, souvent, nous sommes plus sages et

plus sensés dans le sommeil que dans la veille. Mais Kung explique ce phénomène en admettant l'existence d'une source de révélation transcendante, alors que je défends la thèse selon laquelle ce que nous pensons dans notre sommeil est une pensée vraiment nôtre ; thèse selon laquelle, aussi, les influences auxquelles nous sommes soumis durant la vie de veille provoquent, à maints égards, une sorte d'amollissement de notre activité intellectuelle et morale.